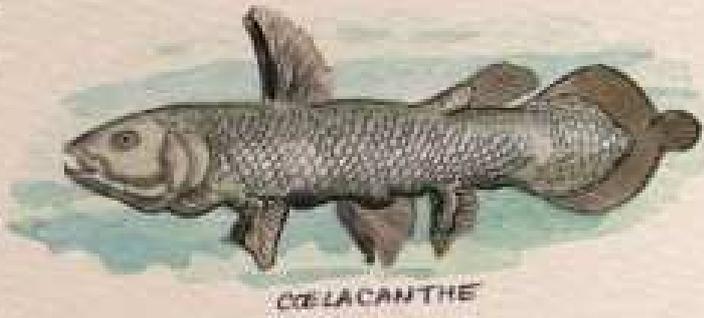


ANIMAUX INCONNUS ET BIODIVERSITÉ

7^e COLLOQUE EUROPÉEN
DE CRYPTOZOOLOGIE



Editions Cryptozoologia

**Actes du 7e Colloque
Européen de Cryptozoologie**

**Animaux Inconnus,
&
Biodiversité**

**Engreux-Belgique
(03-04 novembre 2007)**

Editions Cryptozoologia

Editeur Responsable :
ABEPAR asbl
Square des Latins, 49/4-1050 Bruxelles

Reproduction interdite sous quelque forme que ce soit
sans autorisation écrite de l'éditeur

Table des matières

	pages.
Table des Matières	3
Avant-Propos	5
La découverte de l'Okapi, une découverte cryptozoologique avant la lettre par Michel RAYNAL.....	7
Hominidés reliques et primates inconnus d'Asie par Lorenzo ROSSI.....	15
Les parallélismes de la Cryptozoologie et de l'Astronomie amateur dans leur rapports aux Sciences professionnelles par Pr. Léon BRENIG.....	23
Faune d'Europe : des points obscurs par Dr. Jean-Jacques BARLOY.....	28

Invité de nombreuses émissions radiophoniques ou télévisées, collaborateur à plusieurs revues animalières, il a surtout contribué à populariser la cryptozoologie en France, par une approche tournée vers le grand public et les médias.

Moins enclin que [Bernard Heuvelmans](#) à des recherches fondamentales, plus vulgarisateur que théoricien, Jean-Jacques Barloy a surtout fait œuvre de pionnier en utilisant l'ordinateur à la fin des années 1970 (à une époque où seules les universités en possédaient de puissants !) pour débrouiller le dossier de la [Bête du Gévaudan](#) et celui des [enfants sauvages](#).

Avant - Propos

La Nuit... refuge de toutes les créatures infernales, empire du néant et de la mort violente, royaume des angoisses et des peurs des Hommes depuis toute éternité d'où qu'ils viennent.

C'est dans ses profondeurs que se tapissent des fauves aux dents et aux griffes acérées (Mourou N'gou, Mgwa) ou des parodies d'Hommes (Sasquatch, Almasty).

Des premiers les Hommes ont toujours été fascinés : puissance, souplesse, furtivité, discrétion mais aussi «ennemi» invisible, cruel et sans pitié.

Des seconds, le consensus était que depuis la disparition non encore élucidée de l'Homme de Néanderthal, *Homo sapiens* était le seul survivant de la lignée Homo, mais la découverte sur l'île indonésienne de Florès de plusieurs squelettes d'une nouvelle espèce d'Homme de petite taille - 1m en moyenne - relance le débat et ajoute de l'eau au moulin des défenseurs de la survivance d'autres espèces d'Homme qu' *Homo sapiens* jusqu'à un passé récent voir jusqu'à notre époque puisque des traditions parlent encore aujourd'hui de la survivance, au moins jusqu'au 19e siècle, de l'Ebu gogo sur l'île-même de Florès.

Cette découverte majeure remet en avant-plan toute la problématique de la présence à nos côtés, dans l'ombre dirait-on, de l'«Autre».

Qui était cet «Autre» : une créature créée par le Diable, imitation imparfaite du chef-d'oeuvre de Dieu ? Un *cousin* resté au stade de l'animal ? Ou au contraire un Homme comme nous retourné à l'*état sauvage*, l'état d'avant la civilisation «corruptrice» ?

L'«Autre» a toujours excité les imaginations. Il fut tour à tour le repoussoir de nos faiblesses et de nos défauts, le *bouc-émissaire* de nos imperfections, l'expiateur de nos propres fautes et crimes, un monstre cannibale, croque-mitaine dévoreur nocturne d'enfants turbulents ou au contraire celui qui a pu garder cette sagesse perdue, gardien de la Nature et des animaux, Grand-Père des Hommes comme l'appellent les peuples eux-mêmes qualifiés autrefois de primitifs..

Cet «Autre», qu'il soit Homme Sauvage et Velu ou Homme ensauvagé, soulève les questions sur notre propre spécificité : qu'est-ce qui fait de nous des Hommes ? Quels rapports entretenons-nous avec la Nature et les autres être vivants qui nous entourent ? Quels sont les critères auxquels se reconnaît l'appartenance à l'Humanité ? Voilà les questions vers lesquelles nous renvoient ces êtres «dont l'Humanité est en question et qui, par le fait même mettent en question notre propre nature», comme l'écrivait Franck TINLAND dans l'introduction de son ouvrage célèbre «*L'Homme Sauvage*» (Payot, 1968).

Eric JOYE
Organisateur du colloque

Remerciements

Nous tenons à exprimer nos remerciements aux personnes qui grâce à leur présence ou aux aides qu'ils nous ont apportées ont permis la réalisation et le succès de ce colloque.

En premier lieu citons, Monsieur Jacques JAMINON et son équipe qui nous ont accueilli à l'Auberge «*Le Vieil Engrux*» durant tout le w-e et sans qui la réalisation pratique du colloque n'aurait pu avoir lieu.

Remercions également Mademoiselle Kira KELLER-JONES qui a orchestré de main de maître toute l'organisation pratique de l'évènement, tant avant que pendant le colloque, afin que tout se déroule pour le mieux.

Et bien sûr n'oublions pas les conférenciers qui nous ont fait l'amitié de répondre présent et le public qui pour certains se sont déplacés de fort loin.

Avertissement

Les illustrations accompagnant les textes sont présentées à titre purement didactique afin d'illustrer les propos des auteurs des textes et n'ont donc aucun caractère commercial et, sauf omission involontaire ou méconnaissance de notre part de l'auteur de l'illustration, les sources ont toujours été indiquées.

Si malgré tout certaines d'entre elles devaient faire l'objet d'un copyright nous empêchant de les utiliser, nous nous en excusons auprès de leurs ayants-droit, et nous leur promettons que nous veillerons à supprimer les illustrations en question lors de nos prochains tirages, sauf autorisation de leur part.

LA DECOUVERTE DE L'OKAPI, UNE VICTOIRE CRYPTOZOOLOGIQUE AVANT LA LETTRE

Par Michel RAYNAL
(Biochimiste, Cryptozoologiste)

Abstract

The okapi (*Okapia johnstoni*) is often considered the symbol of cryptozoology, and its image has been used as a logo for the International Society of Cryptozoology and other cryptozoological associations. The scientific discovery of this large mammal at the beginning of the 20th century is indeed a perfect illustration of the efficiency of a true cryptozoological process, as its existence was first reported from native accounts, then from first-hand sightings, then from anatomical fragments (skin), then from a skull.

Introduction

L'histoire de la découverte de l'okapi est riche d'enseignements pour la cryptozoologie, et c'est en fait l'une de ses plus belles victoires, puisque le processus de découverte, comme on le verra, est passé par des traditions indigènes, puis des témoignages circonstanciés, puis des pièces anatomiques fragmentaires, puis des crânes, et enfin l'animal complet.

L'okapi est un grand mammifère de l'Afrique Centrale (2 m de long pour 1,50 m de hauteur au garrot) à la croupe en pente et à la tête portant de grosses oreilles et, chez le mâle, une paire de petites cornes (ossicones) recouvertes de peau. La couleur est brun foncé, tirant sur le roussâtre, plus claire sur la tête. Les membres antérieurs et les cuisses portent des zébrures blanches et noires très caractéristiques, qui jouent un rôle dans le camouflage de l'animal. La queue se termine par une touffe. Comme la girafe, l'okapi possède une langue préhensile avec laquelle il saisit les feuilles dont il se nourrit.

Le *makapi* de Wilhelm JUNKER

Généralement, dans les articles relatant la découverte de l'okapi, on commence l'histoire par un écrit de Stanley, puis les recherches de Sir Harry JOHNSTON.

En réalité, le plus ancien rapport mentionnant l'existence de l'okapi est généralement méconnu de la plupart des auteurs qui ont relaté plus ou moins brièvement l'historique de la découverte de ce mammifère. L'explorateur russo-allemand Wilhelm JUNKER vit en 1878 ou 1879, dans le district de Nepo, la peau d'un mammifère inconnu dont l'identité fait peu de doute, comme il apparaît à la lecture de son ouvrage *Reisen in Afrika* (voyages en Afrique), publié en 1891 :

«Très remarquable et nouveau pour cette région de l'Afrique centrale, était une peau que je reçus alors. Il lui manquait malheureusement le cou et les pattes, de sorte qu'au début j'étais dans le doute sur son identification. La taille était celle de la peau d'une antilope pygmée, cependant la robe colorée réfutait immédiatement une telle supposition. Elle était en effet brun-rougâtre, avec l'extrémité des poils noirs et des rayures blanches du cou jusqu'aux flancs.

L'animal doit avoir une distribution très restreinte, habitant plus précisément la région marécageuse des Ngobbu et

des Dakko ; il serait souvent observé dans ces marécages, accroupi sur les pattes de devant. Et en effet, au bas des pattes antérieures, il y avait des callosités bien visibles, ce qui corroborait les observations. Seuls bien peu d'Asandé [Azandé] connaissaient l'animal, et l'appelaient makapi.»



Figure 1 : chevrotain aquatique

JUNKER croyait qu'il s'agissait de la peau d'un grand chevrotain, distinct du chevrotain aquatique (*Hyemoschus aquaticus*) (figure 1). Il est clair qu'il s'agissait en réalité de l'okapi, comme l'indique son nom très proche de makapi, mais aussi la couleur brun-rougeâtre aux rayures blanches caractéristiques de la robe. Incidemment, JUNKER prenait l'arrière-train de l'animal pour l'avant («le cou»), erreur compréhensible sur la peau d'un animal à la robe aussi insolite.

Quant à l'attitude de l'animal «accroupi sur les pattes de devant» (en fait accroupi à quatre pattes), elle est fréquente chez l'okapi, et elle a même été observée très tôt dans l'histoire de la découverte de l'espèce, puisque l'expédition Herbert LANG au Congo belge (1909-1915) prit des photographies en noir et blanc d'okapis dans cette posture, qu'adoptent d'ailleurs également les girafes.

L'âne mangeur de feuilles de STANLEY



Figure 2 : Henry M. Stanley

Henry Morton STANLEY (figure 2), correspondant du New York Herald, est passé à la postérité pour une phrase restée célèbre. Parti en Afrique centrale à la recherche de David LIVINGSTONE, le journaliste et explorateur finit par le trouver après des mois de péripéties, et l'aborda avec cette question à l'humour subtil très british : «*doctor Livingstone, I presume...*» (docteur Livingstone, je présume). Pour en apprécier toute la finesse, il faut rappeler qu'à cette époque, STANLEY et LIVINGSTONE étaient les seuls Européens à des centaines de miles à la ronde...

Dans son ouvrage *In darkest Africa* (1890), STANLEY fit une très brève allusion à un animal mystérieux, dont il entendit parler par les Pygmées de la forêt de l'Ituri, lors de son expédition au Congo belge de l'époque, en 1883 :

«*Les Wambutti connaissent un âne et l'appelaient «atti». Ils disent qu'ils en attrapent quelquefois dans des fosses. Ce que ces ânes trouvent à manger est une merveille. Ils mangent des feuilles.*»

Voilà qui était surprenant, puisque les seuls équidés connus au Congo sont les zèbres, qui sont des animaux

de savane, ne s'aventurant jamais en forêt humide. C'est d'ailleurs le cas de toutes les espèces d'équidés (chevaux, ânes, onagres, zèbres, etc.), dont pas une seule n'est adaptée à la forêt. Cette simple mention allait toutefois convaincre Sir Harry JOHNSTON, le gouverneur de l'Ouganda, de partir en 1899 à la recherche de ce grand mammifère inconnu.

Un drôle de zèbre et une histoire belge...

Entre-temps, d'autres rapports survinrent, qui n'eurent pas le même retentissement que celui de STANLEY.

Vers 1891, Franz STUHLMANN, traversant la vallée de la Semliki, vit un morceau de peau rayée utilisée comme ceinture, dont il crut à tort qu'elle provenait d'un zèbre. Cette information était confirmée par le grand explorateur Georg SCHWEINFURTH, qui affirmait que les Pygmées de la forêt de l'Ituri, qu'il avait découverts en 1869, portaient des ceintures faites avec la peau d'un animal rayé encore inconnu.

D'autres témoignages ne furent généralement exhumés qu'après la découverte de l'okapi. C'est ainsi qu'en 1897, un employé de l'administration belge au Congo fournit à ses supérieurs la description d'un animal appelé ndumbe par les Momvu, qui le rapprochaient des antilopes :

«Hauteur supérieure au buffle, avec une tête noire, cou et corps marron foncé ; croupe zébrée de raies noires et blanches. Ces raies forment des anneaux sur les quatre pattes. La queue a vingt pouces [45 cm] de long et se termine par une touffe de poils. Il a la forme et les lignes gracieuses du zèbre. Sa chair est excellente.»

La description est parfaite jusque dans les moindres détails, et se rapporte sans conteste à l'okapi.

Hélas, elle resta dans les archives de la bureaucratie administrative.

Une semblable inertie allait se reproduire deux ans plus tard, privant les Belges d'une découverte zoologique sensationnelle. En 1899, le lieutenant M. E. VINCAIT obtint en effet une bande de peau d'okapi ; elle fut envoyée en Belgique, où l'on ne se rendit pas compte de son importance scientifique (une véritable histoire belge !).

L'antilope-âne-girafon du capitaine MARCHAND

A la fin du dix-neuvième siècle, la France et la Grande-Bretagne rivalisaient pour se bâtir un immense empire colonial en Afrique.

Les possessions françaises s'étiraient d'ouest en est, depuis le Sénégal jusqu'au Tchad, avec une extension sur la Mer Rouge (Djibouti et la Côte Française des Somalis) et des liens étroits avec l'Ethiopie.

Les possessions britanniques, à l'inverse, s'organisaient suivant une bande orientale du nord au sud, depuis l'Egypte (encore un protectorat à cette époque) jusqu'à l'Afrique du Sud (où les Anglais avaient mené peu avant la fameuse Guerre des Boers).

Inévitablement, la rivalité entre les deux empires ne pouvait que s'exacerber au point de rencontre de ces deux axes, ce qui ne manqua pas d'arriver en 1898.

Le gouvernement français avait en effet missionné en 1896 le capitaine Jean-Baptiste MARCHAND (figure 3) pour atteindre le Haut-Nil depuis l'Oubangui-Chari, autant pour l'exploration de ces régions que pour inciter les Anglais à des concessions sur l'Egypte.

De leur côté, les Anglais avaient été confrontés à un grave revers au Soudan, où l'insurrection mahdiste

(on dirait aujourd'hui islamiste) avait conduit en 1885 à la perte de Khartoum et à la mort du gouverneur, le général Charles George GORDON, plus connu sous le nom de « *Gordon Pacha* ».

Ce n'est qu'en septembre 1898 que lord KITCHENER, à la tête de plusieurs milliers de soldats et armé de dizaines de canons, écrasa l'insurrection à Omdurman, et permit à la Grande-Bretagne de reprendre le Soudan manu militari.

Remontant la vallée du Nil vers le nord, KITCHENER arriva à Fachoda (aujourd'hui Kodok) pour y trouver un fortin français (shocking, isn't it !) aux mains de la mission MARCHAND, arrivée sur place peu auparavant, après deux années d'exploration au cœur de l'Afrique, amenant les deux colonnes militaires, et leurs deux nations, au bord de la confrontation armée.



Figure 3 :
Jean-
Baptiste
Marchand

Si l'incident de Fachoda est universellement connu, une anecdote de la mission MARCHAND aurait dû retenir l'attention, bien qu'il n'ait été mis en lumière qu'en 1905 par le zoologiste Auguste MÉNÉGAUX.

Le 16 juin 1898, se trouvant sur un lac dans la région marécageuse du Bahr-el-Ghazal, MARCHAND notait effectivement ce qui suit dans son journal :

« Les tirailleurs de garde à la première embarcation signalent presque aussitôt parmi le troupeau d'antilopes aperçues tout à l'heure un individu absolument différent des autres, de formes, de robe, et d'allures tout à fait anormales pour l'espèce et pour la région. Je ne me rappelle pas avoir jamais rien vu de semblable en Afrique. J'ordonne à la flottille d'arrêter son mouvement, et, muni d'une carabine, je passe dans une pirogue légère au moyen de laquelle

je vais essayer d'approcher assez de l'étrange animal pour pouvoir le capturer. J'ai l'intuition que l'histoire naturelle pourrait être intéressée au succès de ma tentative. »

L'officier ne put s'approcher à moins de 200 m de l'animal, du fait de la nature marécageuse du terrain, mais il put tout de même l'examiner soigneusement à l'aide de sa lunette d'approche :

« Il est grand ! beaucoup plus grand que les autres — 1 m. 50 au moins au garrot. La couleur de la robe, particularité la plus frappante à première vue, est franchement roux feu, avec des taches blanches au poitrail que je découvre mal d'ici.

N'était une paire d'oreilles énormes, grisâtres à reflets, drôlement découpées, et que tout à l'heure j'ai failli prendre pour des cornes de mouflon du Cachemire, on pourrait se croire, pour la forme générale, en présence de l'âne svelte de la région voisine d'Abyssinie : le zèbre. Mais, par la forme baudruchée du mufle et de la tête ainsi que par la présence de deux curieuses petites cornes ou protubérances au sommet, il rappelle aussi la petite girafe. A coup sûr, cette variété d'antilope — si antilope il y a — est encore inconnue et non décrite dans les collections naturalistes. Elle paraît même étrangère au troupeau des autres antilopes qu'elle accompagne plus qu'elle n'en fait partie. Elle est aussi plus méfiante et plus ombrageuse. »

Pour MÉNÉGAUX, il est clair que l'animal observé par le capitaine MARCHAND, qui le qualifie très significativement du nom de « antilope-âne-girafon », est un okapi, dont l'explorateur français a décrit avec énormément de justesse les caractéristiques spécifiques les plus manifestes : la ressemblance avec l'âne et le girafon, la taille, la couleur roussâtre, les grandes oreilles, et même les ossicones, ne laissant aucun doute sur l'identité de l'animal observé.

Du reste, quand en 1905, Auguste Ménégaux publia un article sur l'okapi dans la Revue des Idées, montrant un spécimen naturalisé d'okapi exposé au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, Jean-Baptiste MARCHAND, devenu colonel, reconnut aussitôt l'animal qu'il avait observé au Bahr-el-Ghazal sept ans auparavant.

Ainsi, MARCHAND fut certainement le premier Européen à voir un okapi vivant, et cet exploit eut lieu non seulement trois ans avant l'entrée officielle de l'animal dans la zoologie, mais encore en dehors de l'aire de répartition habituelle de l'espèce.

Hélas, en 1898, la communauté zoologique n'eut pas connaissance de ce témoignage pourtant si précis.

Il est vrai qu'en France, on s'intéressait davantage à l'époque à l'affaire DREYFUS, mais aussi à une autre péripétie de la mission, connue sous le nom de «l'incident de Fachoda», qui faillit entraîner la France dans une guerre contre l'Angleterre : ayant établi un fortin à Fachoda (aujourd'hui Kodok, dans le sud du Soudan), sur les bords du Nil, en juillet 1898, la colonne MARCHAND, avec ses 250 tirailleurs sénégalais, fut en effet contrainte de se retirer quelques semaines plus tard sous l'ultimatum de l'Anglais KITCHENER et de ses milliers d'hommes, laissant ainsi le Soudan à «*la perfide Albion*».

Quant au capitaine MARCHAND, sa carrière militaire l'amena au grade de général de division, et ironie de l'histoire, il s'illustra dans la guerre de 1914-18, aux côtés de ses nouveaux alliés britanniques...

Sir Harry JOHNSTON sur la piste de l'okapi

Justement, c'est à un Anglais que revient l'honneur de la découverte zoologique de l'okapi.

Restant seul en course pour la chasse au mammifère inconnu, sir Harry JOHNSTON, alors gouverneur de l'Ouganda, mena durant des mois d'investigations une minutieuse enquête cryptozoologique avant l'heure, sur la seule foi de la note du livre de STANLEY.



Figure 4a : fragments de peau d'okapi (d'après Sclater 1901)



Figure 4b : les mêmes fragments de peau d'okapi, conservés au *Natural History Museum of London* (photo *Natural History Museum of London*)

Il obtint de nouvelles informations sur l'animal mystérieux des Pygmées du Congo, que l'on exhibait comme des bêtes de foire à l'Exposition Universelle de Paris de 1900 (et que JOHNSTON reconduisit heureusement dans leur forêt natale) :

«Ils comprirent sur-le-champ ce que je voulais dire, et, désignant une peau de zèbre et une mule vivante, ils m'informèrent que la créature en question, qui était appelée okapi, ressemblait à une mule ornée de raies de zèbre.»

Okapi ou o-api était en fait le nom indigène de l'animal, que STANLEY avait transcrit en atti.

A Mbéni, JOHNSTON obtint des informations supplémentaires : l'animal fréquentait les régions les plus profondes de la forêt, se rencontrait souvent en couples, et possédait des bandes brunâtres sur le ventre (il apparaîtra plus tard que c'est en réalité sur la croupe) et sur les pattes (ce qui est parfaitement exact).

Les colons belges ajoutaient qu'il avait une tête très longue et «très effilée» (en français dans le texte), et purent procurer à Johnston deux fragments de peau de l'animal (figures 4a et 4b), servant de ceinture à cartouchière à un soldat congolais, et présentant les zébrures caractéristiques.



Figure 5 : reconstitution de l'okapi par Sir Harry Johnston (tiré des Proceedings of the Zoological Society, 1901)

L'animal fut décrit en 1901 à partir de cette peau par SCLATER comme une nouvelle espèce de mammifère sous le nom d'*Equus (?) johnstoni*, un zèbre forestier supposé.

Pourtant, Johnston avait aussi relevé des traces de pas que les Pygmées attribuaient à l'okapi, et elles révélèrent deux doigts, alors que les équidés actuels, dont les zèbres, n'en ont qu'un seul : il y eut alors quelques spéculations sur une antilope inconnue, ou même un équidé primitif ayant conservé deux doigts.

Mais peu après, JOHNSTON put se procurer une peau plus complète, et surtout deux crânes du mystérieux mammifère, dont l'étude démontra qu'il s'agissait en fait d'un animal apparenté aux girafes, et dont le nom scientifique fut en conséquence rectifié par LANKESTER en *Okapia johnstoni*.

JOHNSTON fit même une reconstitution de l'okapi d'après ces pièces anatomiques encore fragmentaires, dans un dessin en couleurs

dont l'exactitude s'avéra remarquable par la suite (figure 5).

Les études ultérieures, sur de nouveaux restes osseux comme sur l'animal vivant, confirmèrent l'appartenance de l'okapi à la famille des giraffidés.

Ce n'est qu'en 1918 que les premiers spécimens vivants parvinrent dans des zoos européens.

Ainsi donc, l'okapi est devenu le symbole de la cryptozoologie. C'est même le logo de l'*International Society of Cryptozoology* (ISC), du *Gruppo Criptozoologia Italia*, et de l'Institut Virtuel de Cryptozoologie.

Sa découverte est en effet exemplaire par l'esprit cryptozoologique avant la lettre (plus d'un demi-siècle avant la systématisation de cette discipline par Bernard HEUVELMANS) qui a présidé aux recherches, à l'accumulation de témoignages et d'indices matériels, et jusqu'à la découverte officielle proprement dite.

Bibliographie

GIJZEN, Agatha

1959 Das Okapi. Wittenberglutherstadt, Ziemsens Verlag : 5-11.

JUNKER, Wilhelm

1889-1891 Reisen in Afrika (1875-1886). Wien und Olmütz, Eduard Hötzel, **3** : 299-300.

LANKESTER, Edwin Ray

1901 On Okapia johnstoni. Proceedings of the Zoological Society of London : 279-281.

1901 On Okapia, a new genus of giraffidae, from Central Africa. Proceedings of the Zoological Society of London : 472-475.

1901 L'Okapia johnstoni, nouveau mammifère voisin des girafes, découvert dans l'Afrique centrale. Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, **133** : 857-859.

MENEGAUX, Auguste

1905 Sur la présence de l'okapi au Bahr-el-Gazal. Bulletin du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, **11** : 381-383.

1905 L'okapi. Revue des Idées, **2** [n° 23] : 831-838 (15 novembre).

1905 A propos de l'okapi. Ibid., **2** [n° 24] : 970-972 (15 décembre).

SCLATER, P. L.

1901 On an apparently new species of zebra from the Semliki forest. Proceedings of the Zoological Society of London : 50-52.

STUHLMANN, Franz

1894 Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika. Berlin, Dietrich Reimer.

STANLEY, Henry M.

1890 In darkest Africa. London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington, vol. **2** : 442.

HOMINIDÉS RELIQUES ET PRIMATES INCONNUS D'ASIE

Par Lorenzo ROSSI
(Explorateur)

Abstract (en italien)

Al giorno d'oggi la figura dell' "uomo selvatico", creatura umanoide, schiva e villosa che vive lontana dalla società e dagli altri esseri umani è per lo più divenuta materia di studio per mitologi, folkloristi ed antropologi culturali, che vedono in essa un portentoso archetipo carico di significati allegorici e simbolici generato dall'inconscio collettivo e privo di qualunque tipo di riferimento concreto nel mondo reale. Il dibattito sulla possibile attuale sopravvivenza di altre specie del genere Homo diverse dal sapiens esplose in Occidente negli anni '50 a seguito delle voci riportate dai primi scalatori ed alpinisti himalaiani, ma a discapito della grande mole di materiale disponibile a riguardo, è parere dello scrivente che attualmente soltanto quattro pubblicazioni si distinguono dalle altre per l'importanza dei dati raccolti. Tre di queste sono frutto di una lunga ricerca sul campo in diverse zone dell'Asia (Khakhlov, 1914; Koffmann, 1967; Magraner, 1992) mentre la restante è un'esame morfologico di un presunto cadavere di ominide non sapiens (Heuvelmans, 1969).

Introduction

A ce jour la figure de l' «homme sauvage», créature humanoïde, timide et velue qui vit loin de la société et des autres êtres humains est tout au plus devenue un sujet d'étude pour les spécialistes en mythologie, folklore et anthropologie culturelle qui voient en elle un prodigieux archétype chargé de significations allégoriques et de symboliques générées par l'inconscient collectif et dénuées de toute référence concrète dans le monde réel.



Le débat actuel sur la survie éventuelle d'autres espèces du genre *Homo* autres que *sapiens* a explosé dans l'Occident au cours des années 50 suite aux récits des premiers grimpeurs et alpinistes de l'Himalaya, mais malgré la grande quantité de matériel disponible sur le sujet il est de l'avis de l'écrivain qu'il existe actuellement seulement quatre publications qui se distinguent des autres de par l'importance des données collectées. Trois de celles-ci sont le fruit d'une longue recherche sur le terrain dans diverses zones de l'Asie (KHAKHLOV, 1914; KOFFMANN, 1967; MAGRANER, 1992) tandis que la dernière est un examen morphologique d'un présumé cadavre d'un hominidé non *sapiens* (HEUVELMANS, 1974)..

Intéressé par ce problème en 2004 et 2006 j'ai entrepris deux expéditions, l'une au Népal et l'autre en Mongolie, en me basant sur les données des publications ci-dessus mentionnées pour tenter d'obtenir des indices et des informations utiles quant à la possible existence de restes d'hominidés.

Le but de ces deux expéditions était la recherche et la récolte d'indices matériels (empreintes, poils, etc..) et de témoignages, choisis avec une attention particulière suivant les critères de MAGRANER (MAGRANER, 1992): observations directes, c'est-à-dire des témoignages oculaires d'une approche et d'informateurs directs, c'est-à-dire des personnes qui ont eu vent de cette approche en droite ligne de l'observateur.

Résultats

Les expéditions ont eu lieu dans un arc de temps de 40 jours en ce qui concerne le Népal et de 30 jours pour ce qui est de la Mongolie. Du point de vue de la recherche des témoins nous avons trouvé un seul informateur direct pour le Népal et un seul observateur direct pour la Mongolie.

Le motif de cette carence peut être dû non seulement au possible et probable déclin de la population de présumés «hominidés reliques», mais aussi – spécialement en ce qui concerne la Mongolie – à la relative rareté de présence humaine dans les zones forestières de la haute montagne qui seraient la demeure préférée des «hommes sauvages».

En ce qui concerne les indices matériels, le 23 mai 2004, l'expédition a trouvé, bien imprimées sur un sol sablonneux, des traces étranges laissées par un animal ayant une démarche apparemment bipède, mais indiscutablement simienne, près desquelles ont été trouvés et recueillis des échantillons d'excréments. Nous reviendrons plus tard sur leurs analyses.

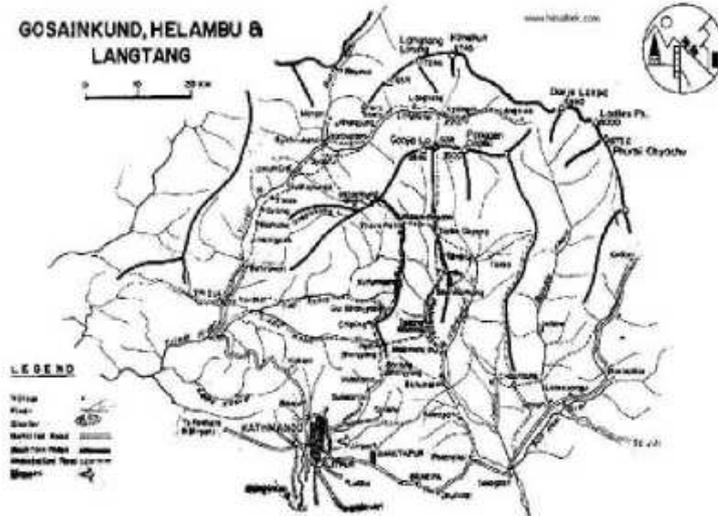
Bien que fragmentaires et peu concluantes, les résultats nous amènent à confirmer ce qui a déjà été développé précédemment: (HEUVELMANS, 1958; SANDERSON, 1961;) au moins en ce qui concerne le Népal, les traditions au sujet des hommes sauvages sont souvent liées à des visions d'un singe antropomorphe qui - de l'avis de l'écrivain – de part sa description et sa taille fait penser à une espèce ou sous-espèce de grand macaque. L'informateur direct et les empreintes retrouvées au Népal semblent être associés à cette typologie.

Le nom donné par les natifs à ce singe est "Mi-teh" ou plus communément "Yeti", tandis que le nom "Ban manche" sous-entend *homme sauvage* décrit de manière analogue à l'Almasty du Caucase (KOFFMANN, 1967), au Barnamu du Pakistan (MAGRANER, 1992) et à l'Almas de Mongolie.

NEPAL 2004

(Parc National de LANG TANG – 1719 km²)

Géographie générale du pays



A partir du sud vers le nord, on peut noter quatre régions géographiques totalement différentes l'une de l'autre : le Terai, une grande plaine alluvionnaire qui sert de frontière naturelle avec l'Inde et se caractérise par un climat, une végétation et une faune tropicale typique, le Siwalik, un des lieux les moins peuplés à cause du climat extrêmement aride et de la rareté de la végétation qui recouvre ses collines argileuses, le Moyen Himalaya, caractérisé au sud par une végétation qualifiable encore de plein droit de «tropicale», mais qui laisse la place en remontant vers le nord d'abord aux magnifiques rhododendrons

et ensuite aux forêts de pins et de chênes et enfin au haut Himalaya, règne sans contraste des neiges éternelles et des sommets les plus hauts de la Terre.

La diversité géographique se reflète dans une faune étonnamment riche et variée (225 espèces de mammifères), ce qui a surpris de manière significative l'éthologue Caughley Graeme, qui a souligné que dans aucun autre pays il n'existe une frontière si nette entre la faune de deux régions différentes puisqu'il ne faut que 60 km pour qu'un type particulier de faune fasse place à un autre.

Les questions continues et nombreuses ont permis de comprendre qu'il n'y a pas le moindre doute pour que l'ours appelé Bhalu, soit bien connu et ne puisse être en aucune manière confondu avec d'autres animaux, ni être à la base de légende sur le yéti comme certains chercheurs ont tenté de démontrer, que ce soit par le passé ou ces derniers temps.

Kami TSHERING, information directe (2004)

“Mon nom est Kami TSHERING sherpa et je suis guide pour les trekkings sur l'Everest. Le nom de mon village est Khumjung. Il se trouve à 3790 mètres. En ce qui concerne le yéti – ou l'étrange animal – le fait fut observé par ma mère, actuellement 84 ans, mon frère aîné et un autre homme du village, Mingma DORJEE sherpa. Les faits se sont déroulés en 1960/61. L'endroit où ils ont vu le yéti se nomme Luza et est à environ à 4300 mètres. Cette année-là il y a eu beaucoup de chutes de neige automnales qui ont empêché la récolte des pommes-de-terre. Ils sont ainsi retournés à Khumjung avec leur yak. Après l'automne, ils sont revenus à Luza et un jour ils ont vu un animal semblable à un gorille ou à un ours avec de longs poils et une tête oblongue sortir de derrière un mur et monter vers une montagne. L'animal s'est assis sur une pierre comme un singe en regardant en bas vers les personnes, après quoi il disparut de leur vue en courant le long de la montagne. L'animal courait à quatre pattes comme un ours,



mais quand il observait les personnes il se tenait sur ses pattes postérieures et il ressemblait à un être humain. Son dos et ses flancs étaient noirs tandis que sa face et son ventre étaient brun sombre. La taille était similaire à celle d'un yak de deux ans, environ 1,25 mètres au garrot, tandis que lorsqu'il se tenait debout il était haut presque comme un être humain».

Etranges empreintes

En date du 23 mai tandis que nous étions en train de rejoindre Dunche, le porteur Indra GURUNG qui ouvrait la marche a découvert d'étranges empreintes qui traversaient perpendiculairement le sentier. Leur aspect était en tout point identique à celles signalées par les zoologues CRONIN dans l' Arun Valley et SCHALLER dans la réserve de Serkteng, au Bhutan : elles avaient 22 cm de long et 13 de large, imprimées dans le terrain un peu sablonneux du sentier. J'ai pu les examiner attentivement pendant un long moment : elles ne présentaient aucun signe de déformation, ou de surimpression entre les pattes postérieures et antérieures. Elles avaient été clairement laissées par un animal bipède. Il n'y avait pas de traces évidentes de griffes mais on pouvait déduire la présence d'ongles sur le sommet du bout des doigts. Les empreintes étaient imprimées de telle sorte qu'elles permettaient de faire penser que l'animal marchait en appuyant par terre d'abord son talon, ensuite le reste du pied. A certains endroits, le terrain était dépourvu de sable, je n'ai donc pas pu en déduire une alternance continue entre le pied droit et le gauche, certaines pistes allaient dans une direction, tandis que d'autres allaient dans la direction opposée, comme si la bête avait marché en avant et en arrière de manière confuse. Près des empreintes, laissées pas plus d'une heure avant notre arrivée, nous avons trouvé des échantillons d'excréments que j'ai personnellement recueillis et pour lesquels j'attends les résultats d'analyses.

Le biochimiste Michel Raynal qui a effectué les analyses avec son collègue Eric Peyssies a relaté ce qui suit dans un communiqué privé :

Les premiers résultats sont très significatifs :

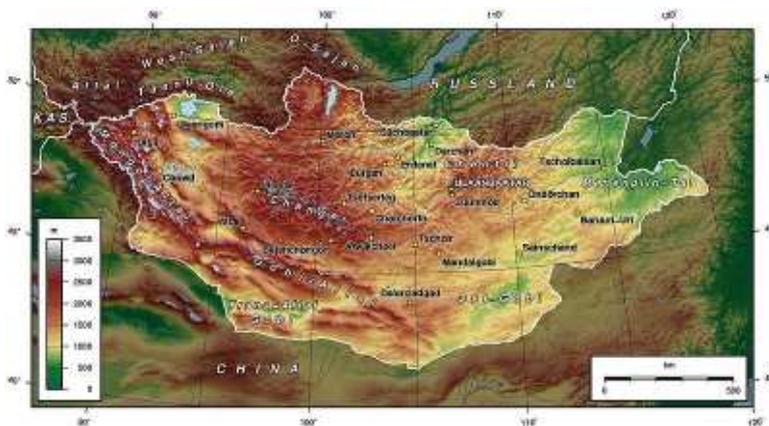
- Absence de restes alimentaires d'origine animale : l'animal n'est pas carnivore, comme un léopard, ni omnivore comme l'ours.
- Absence d'amidon : l'animal n'est pas herbivore
- Présence de graminées et d'autres restes végétaux : l'animal est essentiellement frugivore
- Présence de deux œufs de parasites *Trichiuris sp.*, non humain, et d'espèces inconnues et d'un parasite apparemment totalement inconnu.

La chose la plus importante de ces analyses est qu'à près de 50 ans d'intervalle, elles confirment à tout point de vue une analyse faite en 1958 sur certains excréments récoltés lors de l'expédition «Tom SLICK» qui a eu lieu au Népal.

MONGOLIE 2006

Géographie générale du Pays

Un tiers de la zone méridionale du pays est occupée par le désert de Gobi, en dépit du nom, elle est surtout caractérisée par une steppe désertique suffisante pour subvenir aux besoins des troupeaux isolés de chameaux et de chèvres. La majeure partie du reste de la Mongolie est recouverte de prairies, tandis que les zones centrales, septentrionales et occidentales sont caractérisées par des forêts montagneuses. Une caractéristique particulière géologique du pays est la présence de nombreuses grottes, dont certaines abritent ce qui reste d'anciennes peintures rupestres. Les Almas (nom local donné aux hominidés reliques) vivaient spécifiquement au sud et le long de l'Altaï, fréquentant toutes sortes d'environnement, des déserts aux forêts de haute altitude.



7 septembre

En date du 7 septembre, j'ai eu le privilège d'obtenir un rendez-vous avec le chef des lamas du monastère de Luduvdarilaing, le lama Chulunbaatar Sharav âgé de 58 ans, à qui j'ai demandé si, en Mongolie existaient ou avaient existé dans le passé des reliques attribuées aux Almas.

Dans son impressionnant ouvrage sur le sujet «*Abominable snowmen : legend come to life*» le zoologue Ivan T. Sanderson cite en fait que dans le monastère de Barun-Khure (d'autres sources donnent la graphie «Baruun Hural»), et jusqu'au moins fin 1937, aurait été visible une peau entière d'Almas, utilisée par les moines comme tapis votif. La source de la nouvelle est un informateur de Rinchen, collaborateur du savant mongol Z.G. Jamtzarano, qui s'intéressait au mythe des hommes sauvages.

J'ai posé la question de façon très vague, sans aucune allusion à des peaux et des monastères, et la réponse de Sharav a été qu'actuellement il ne connaissait aucun endroit où se trouvait conservé un quelconque objet en rapport avec les Almas, mais que, dans le passé, un de ses maîtres lui avait dit avoir vu, dans le monastère susnommé, une peau d'Almas dont on disait qu'il avait été abattu dans le Gobi par un chasseur, puis donné aux moines.

Malheureusement la peau fut perdue pour toujours, (en même temps que le monastère) à la suite de la domination russe sur la Mongolie, à cause de laquelle la plus grande partie des monuments religieux du pays furent honteusement mis à terre.

Le chef des lamas a ajouté qu'il croyait à l'existence des Almas, mais sans avoir jamais pu en observer un. Les connaissances sur le sujet, comme celles de bien d'autres vieux en Mongolie, résultent, pour la plus grande partie, des traditions orales et donc, pour mes buts, guère indicatives. Les Almas seraient plus forts, velus et rapides que les êtres humains et très difficiles à observer parce qu'ils se déplaceraient

continuellement à la recherche de zones inhabitées et de nourriture.

Avant de partir, j'ai pris congé sur une question de plaisanterie: «*Qu'arriverait-il si je devais en rencontrer un ?*» La réponse, laconique, a été: «*Il te mettrait en morceaux*». Manière guère rassurante de commencer mes recherches...

9 septembre, village de Tsog, Aimag Gov-Altay

Du petit village de Tsog proviennent les informations les plus récentes sur une présumée rencontre d'homme sauvage. Elles se trouvent dans un article paru dans le «Mongol Messenger» de juin 2001: aux alentours de Tsog, une maîtresse d'école aurait été agressée par un Almas, mis ensuite en fuite par les cris et l'arrivée d'autres personnes.

C'est ainsi que j'ai décidé de me rendre moi-même sur les lieux, où j'ai reçu l'hospitalité de la famille de Jargal Saihan, qui, actuellement, collabore au projet pour la conservation de l'ours du Gobi. Le naturaliste m'a dit d'emblée que dans la zone où nous nous trouvions, des Almas vivaient encore avant 1940 environ, date où commença leur progressive disparition, jusqu'à l'extinction. Ainsi, comme pour les ours du Gobi qui s'y trouvaient en bon nombre et dont il ne reste, maintenant, officiellement que 20 survivants, il s'est passé la même chose pour les hommes sauvages. Sans faire allusion à ce qu'avait écrit le «Mongol Messenger»(que bien des sources considèrent avec optimisme comme une revue sérieuse), j'ai demandé à Jargal si, dans ces régions, on avait eu de présumées rencontres récentes. La réponse a été qu'en 2001 un maître d'école guide venant d'Oulan -Bator se trouvait près de la Eej uul (la montagne mère) quand il fut attaqué dans le dos par un Almas qui le serra tellement fort qu'il lui blessa les bras.

Le reste du récit se déroulait comme dans l'article. Je n'ai jamais donné crédit aux nouvelles sensationnelles rapportées avec un peu trop facilement par la presse, mais comme, de toute façon, je me trouvais «sur la route », j'ai décidé de me rendre personnellement sur le lieu de cet improbable événement pour contrôler les caractéristiques de l'habitat où se seraient déroulés les faits.

Le lieu a laissé bien peu de place aux doutes. Bien qu'elles surgissent en plein désert et soient entourées de kilomètres de zones totalement inhabitées, ces montagnes sont fort visitées par les mongols et touristes dont la plus grande concentration se fait justement dans le mois où aurait eu lieu l'agression. En outre, la zone est privée de végétation, d'eau, et de sources de nourriture, un lieu pas vraiment approprié à la présence d'un gros primate.

10 septembre, petit « village» de Tsel

Le 10 septembre, j'ai été logé pour la nuit par la vieille Punsal, 65 ans.

En lui posant des questions sur l'Almas, j'arrive ainsi à savoir que son mari, Tserendendev (maintenant décédé) en observa un, en même temps que d'autres hommes, pendant que aux environs du coucher du soleil, ils se trouvaient dans la campagne, à récolter de l'herbe pour les bestiaux.

Pendant qu'il était occupé à son travail, il nota qu'un homme s'approchait de son cheval et qu'il commença à uriner. Agacé par ce acte - en Mongolie les chevaux sont tenus en extrême considération- il s'approcha de l'inconnu pour voir qui il était, mais il s'aperçut que celui-ci était entièrement recouvert de poils noirs. Tserendendev appela ses compagnons, mais l'étrange inconnu s'éloigna rapidement avant

d'avoir pu être rejoint. Sur le terrain, on trouva des empreintes de pieds nus humains.

Il est impossible de tirer des considérations de ce récit, surtout à cause du fait que le protagoniste de l'événement n'est plus joignable. Punsal s'est limitée à raconter ce qu'elle savait avec un grand naturel et simplicité, et même, lorsque j'insistais volontairement sur certains détails pour noter ses réactions elle s'est toujours contentée de dire: «*Ce que je savais, je l'ai raconté, je ne sais rien d'autre*». La discussion sur l'Almas s'est finie sur une de ses considérations, d'une extrême candeur: «*En Mongolie, nous avons des chevaux sauvages et des chevaux domestiques, des chameaux sauvages et des chameaux domestiques... donc il y a aussi des hommes et des hommes sauvages*».

13 septembre 2006 Khovd, Aimag de Khovd

13 septembre. J'ai réussi à remonter et à rencontrer un chasseur local, nommé Ulzii, 60 ans, qui a déclaré avoir observé, avec d'autres personnes, un Almas, en 1992, près de la zone de Erdeneburen. Ulzii se trouvait dans un petit fourgon lorsque, soudainement, après avoir dépassé un virage, il remarqua la présence d'un homme qui se tenait debout au milieu des arbustes et il en fut fort surpris, parce que cette région était extrêmement isolée et qu'il n'avait pas vu la présence de chevaux ou aucun autre moyen de transport dans le voisinage.

Les autres passagers aussi étaient étonnés, mais lorsque le fourgon s'approcha, la stupeur se changea en peur quand ils s'aperçurent que l'étrange personnage était entièrement recouvert de poils noirs. La créature, qui en ce moment semblait occupée à déterrer des oignons sauvages, s'aperçut tout à coup de l'arrivée du fourgon et se mit à courir dressée sur ses membres postérieurs avec une incroyable rapidité, rejoignant le flanc d'une montagne qu'elle escalada avec une rapidité surhumaine, tenant son corps incliné vers l'avant et s'aidant aussi de ses bras, qui étaient plutôt longs que ceux d'un homme. L'être disparut de leur vue et quand les passagers descendirent du fourgon pour se rendre à l'endroit où il se trouvait quelques instants auparavant seulement, ils remarquèrent sur le terrain des empreintes comme celles de pieds humains, mais plus massifs et dotés d'ongles (pas des griffes, a souligné Ulzii plusieurs fois) robustes. Sur la paroi escaladée par l'almas pendant sa fuite des cavernes étaient creusées en grand nombre. Comme il s'agit d'un présumé témoin oculaire, j'ai pu montrer à Ulzii les dessins et photographies que j'avais apportés pour qu'il me dise sur chacun d'eux par quels détails le sujet représenté pouvait ressembler à celui qu'il avait observé, et lesquels différaient.

L'image qui représentait l'*Homo pongoides* se trouvait par hasard un peu avant la moitié de la pile lorsque Ulzii l'a vue, prise en mains et a dit: «*Voilà ce que j'ai vu, il n'est pas pareil, mais très pareil*». De toute façon, j'ai continué à lui montrer aussi les autres images, mais désormais le chasseur avait perdu tout intérêt, et il a confirmé avoir déjà choisi ce qu'il avait vu.

Je lui ai demandé s'il n'avait pas confondu avec un ours, mais il a insisté sur le fait qu'il connaît bien les ours, il sait comment ils se déplacent, il connaît leur rapidité, et les empreintes qu'ils laissent sur le terrain. Ce qu'il avait vu n'était pas un ours, mais un homme, un Almas, un homme sauvage.

15 septembre 2006, zone de la rencontre, aire de Erdeneburen

Le 15 septembre, accompagné par Ulzii, je me suis rendu sur le lieu de la présumée rencontre. La

zone s'est révélée extrêmement désolée et d'accès difficile, et seuls des véhicules modestes peuvent emprunter la partie carrossable du chemin, alors que le reste de la voie est maintenant quasi inutilisée, et permettent de rejoindre le lieu exact de la rencontre à ceux qui connaissent bien le terrain.

Arrivé sur place, j'ai tout de suite vu sur le sol de nombreux excréments et empreintes d'ongulés et autres herbivores.

Par rapport à la plus grande partie des zones que j'ai visitées durant mon périple en Mongolie, il y avait ici une végétation plus abondante.

Nous nous trouvions à l'intérieur d'une petite vallée entourée de parois escarpées, sur lesquelles, comme on me l'avait dit quelques jours avant, se trouvaient de nombreuses cavernes dont l'accès s'est pourtant trouvé impossible sans équipements.

Je suis resté sur place le plus longtemps possible, sans oublier que, en admettant que les faits se soient réellement passés, ils étaient arrivés il y avait bien une quinzaine d'années, et qu'il serait pratiquement impossible de découvrir des indices ou de pouvoir espérer un second «miracle».

J'ai pu parler longuement avec Ulzii les jours suivants et je suis arrivé à la conclusion qu'il s'agit d'un homme sincère, qui a toujours maintenu la même version de son compte rendu, sans jamais y rajouter un nouveau détail.

A mon point de vue personnel, le chasseur est absolument convaincu de ce qu'il dit avoir vu, mais cependant: «*la vision est une expérience personnelle, c'est nous qui voyons les choses, et avec nos yeux*». Ce qui est arrivé à Ulzii reste ainsi inexplicable (à ne pas confondre avec «inexplicable», dont le sens est totalement différent), et si, d'une part, les critiques mettront le doigt sur le fait qu'il s'agit d'un simple témoignage oculaire, d'autre part, lors du test des représentations, encore une fois, c'est l'*Homo pongoides* qui a été choisie par le témoin, détail suggestif, mais qui hélas ne suffit pas pour faire progresser l'état actuel des recherches sur les «hommes reliques».

Noter que le décompte des années dans l'âge d'une personne en Mongolie est un peu différent du nôtre. En fait, un nouveau-né a déjà un an, étant donné que les Mongols considèrent aussi le temps de gestation dans le ventre maternel.

Conclusion

La Mongolie est un pays à faible densité de population, et j'avais déjà prévu que réussir à localiser et interroger de présumés témoins oculaires serait une entreprise difficile. J'ai préféré pour ma recherche (qui a duré tout le mois de septembre 2006 et a couvert un itinéraire de 4000 kms) mettre de côté les «*on dit que*» et «*j'ai entendu dire que..*» pour me concentrer uniquement sur les témoignages en apparence plus concrets. Pourtant, et tout en me rendant parfaitement compte de n'avoir pas fait avancer d'un pas la situation actuelle de ce type de recherches par rapport au travail déjà développé par mes illustres prédécesseurs.

Considérant aussi les innombrables imprévus, ennuis et problèmes qui se présentent inmanquablement à qui explore seul un pays étranger, je retiens le témoignage de Ulzii comme un élément bon pour pousser à continuer la recherche, bien que d'après mes constatations personnelles, la Mongolie ne soit pas le pays de l'Asie qui se prête le mieux à ce type d'enquête si on ne dispose pas des fonds et permis nécessaires pour rejoindre les zones les moins fréquentées et visitées.

Le détail le plus intéressant et suggestif que j'ai pu constater est celui-ci : bien que tous les Mongols connaissent le mot «Almas» en plus des détails de l'aspect humain et du pelage abondant, il n'existe pas de

portrait homogène de ces créatures, au point que toutes les personnes à qui j'ai montré les images (et qui n'étaient pas de présumés témoins) ont toujours choisi des dessins différents, en disant: «*Oui, l'almas ressemble à celui-ci, ou à celui-là*». Au contraire, et en dépit qu'ils ne soient que «*présumés*», les témoins oculaires (un seulement pour moi, mais bien 23 pour Jordi Magraner, au Pakistan) ont toujours choisi la représentation de l'*Homo pongoides* élaborée par Heuvelmans.

Bibliographie et Notes

FOLEY Robert

1997- *Humans before Humanity*, Balckwell

FONDI Roberto,

1999- *Fratello Neandertal – Tre diverse interpretazioni dell'evoluzione del genere umano*, Annali di Biologia Teorica

ZHOU Guoxing

1998- *The history and recent status of wildman research in China*.

HEUVELMANS Bernard & Boris PORCHNEV

1974- *L'Homme de Néanderthal est toujours vivant*, Plon

KOFFMANN Marie-Jeanne

1999- *Hominidés reliques au Caucase*.

MAGRANER Jordi,

1992- *Les Hominidés reliques d'Asie Centrale*, Troglodytes

PORCHNEV, Boris.

1974 - *The Troglodytidae and the Hominidae in the Taxonomy and Evolution of Higher Primates*. *Current Anthropology*, 15(4), pp. 449-450.

SHACKLEY Myra,

1983 - *Wildmen – Yeti, sasquatch and the neanderthal enigma*, Thames and Hudson

La Cryptozoologie est à la Zoologie ce que l'Astronomie Amateur est à l'Astronomie.

(Illustration par la question du Sasquatch d'Amérique du Nord)

Par Pr. Léon BRENIG
(Dr. en Physique)

Abstract

In this talk I develop the idea that Cryptozoology in its relation to professional Zoology is on the same footing as amateur Astronomy is with respect to professional Astronomy. I insist on the fact that as far as amateur astronomy is recognized to have brought many benefits to Astronomy, the contribution of Cryptozoology to Zoology should not be neglected. A similar relationship exists also between Zoology and, respectively, amateur Entomology and amateur Ornithology. These contributions are made possible by the fact that scientific method is not limited to professional scientists. Some amateurs may also practice this method with efficiency!

Next, I illustrate these ideas on the question of the Sasquatch of Northern America. Official science for several reasons does not want to study the problem. In this aspect, official science does not apply the scientific method! Fortunately many persons report serious observations and amateur associations carry on investigations next to the witnesses. These amateur associations gather piece by piece data that certainly will be useful for official science in the near future.

Finally, in this context, I give a report of our Sasquatch 2005, 2006 and 2007 expeditions in the South of United States.

Introduction

Dans cet exposé je défendrai la thèse que le rapport de la Cryptozoologie à la Zoologie est semblable à celui des astronomes amateurs à l'Astronomie. On pourrait même appeler certains astronomes amateurs des «crypto-astronomes». Plusieurs d'entre eux ont fait de grandes découvertes sans être des scientifiques professionnels de l'astronomie. Cela résulte du fait que Zoologie et Astronomie sont en partie des sciences d'observations. Une partie du domaine d'observation dans les deux disciplines est à la portée de toute personne motivée et ayant une formation qu'il est possible d'acquérir en autodidacte. Ces domaines ne nécessitent pas des outils conceptuels difficiles à comprendre ni des instruments particulièrement sophistiqués pour obtenir des résultats nouveaux et pertinents.

Il en va tout autrement dans des domaines comme les Mathématiques, la Physique Théorique ou la Biologie moléculaire, par exemple, où de nouveaux résultats ne s'obtiennent que par l'utilisation d'outils théoriques ou expérimentaux très sophistiqués qu'il est difficile d'acquérir en autodidacte. Bien sur, il existe des cas d'autodidactes, mais ils sont très rares et souvent peu productifs ou, dans le cas contraire, ce sont tout simplement des génies. Certains résultats en mathématique, par exemple, sont trouvés par des amateurs, mais en général il s'agit de progrès mineurs, plutôt des curiosités amusantes.

Le scientifique amateur, cryptozoologue ou astronome amateur doit se limiter aux problèmes qui ne nécessitent pas un appareillage trop sophistiqué et, par conséquent, coûteux. Un astronome amateur ne va pas se lancer dans l'étude du ciel dans le spectre des rayons X ou gamma par exemple! Il se limitera au spectre visible qui ne nécessite que des télescopes optiques et il se limitera également à l'étude du système solaire car il ne peut prétendre découvrir des planètes extrasolaires avec le type de télescopes qui lui est accessible ou qu'il peut construire lui-même. Cependant, pour le bonheur de l'astronome amateur, il reste

énormément de choses à découvrir dans le système solaire....!

On peut dire de même qu'en Zoologie il reste énormément d'animaux à découvrir dans des zones accessibles aux particuliers. Cela exclut évidemment les milieux extrêmes comme le fond des océans, les zones volcaniques, les zones souterraines, la canopée des forêts humides et autres régions dont l'accès nécessite des moyens d'approches complexes (hélicoptères, ballons, bathyscaphes, équipements thermifugés etc...) très onéreux.

Que dire du caractère "sulfureux" attribué par certains à la recherche en Cryptozoologie. Est-il partagé par l'astronomie amateur? Et bien oui, un exemple est celui de l'origine des météorites qui au 19^{ème} siècle encore en France était considérée comme terrestre par les scientifiques alors que les gens de la campagne voyaient ces cailloux tomber du ciel. Les scientifiques considéraient qu'il s'agissait de légendes colportées par des paysans ignorants et alcooliques...et tout scientifique qui aurait voulu s'y intéresser aurait été ridiculisé par ses collègues!

Telle était la situation depuis des siècles avant qu'un physicien renommé du nom de Jean-Baptiste Biot (1774-1862), plus jeune membre de l'Académie des Sciences, n'ait le courage en 1803 (voir <http://canalacademie.com/spip.php?article813>) de se renseigner, puis de collecter ces roches et les faire analyser en laboratoire. Le résultat fut incontournable, ces météorites étaient bien d'origine extra-terrestre ! Les « culs-terreux avinés » des campagnes avaient donc du bon sens et leurs observations avaient été d'une fiabilité suffisante pour mener la science officielle à une découverte majeure.

Dans un autre domaine qui touche aux confins de la Biologie et de l'Astronomie, le problème de l'existence d'organismes vivants extra-terrestres a été longtemps considéré comme peu sérieux par les scientifiques des deux disciplines. Il fallait être un scientifique de renom et n'ayant plus rien à perdre, c'est-à-dire en général un retraité, pour oser s'exprimer sur ce sujet en publique.... Seuls, les amateurs osaient aborder publiquement cette question, auteurs de science-fiction, ufologues etc..., parmi lesquels de nombreux farfelus mais aussi des gens sérieux et à l'esprit scientifique.

Ce sujet fait pourtant actuellement partie des questions que de jeunes scientifiques des deux disciplines peuvent aborder officiellement sans crainte et avec tous les moyens techniques nécessaires. Il a suffi pour cela que l'on découvre les premières planètes extrasolaires!

Ce qui rend un domaine de recherche "crypto" est essentiellement l'attitude frileuse de la communauté scientifique dont relève ce domaine. Mais, il suffit que des résultats sérieux soient apportés par des spécialistes ou des amateurs éclairés pour que le sujet passe du domaine "crypto" au domaine de la science officielle.

A ce propos, une remarque est nécessaire: l'esprit de la démarche scientifique n'est pas l'apanage des seuls scientifiques! L'objectivité et la prudence, l'élimination des hypothèses en s'attaquant systématiquement aux plus "simples" et en n'envisageant qu'ensuite les plus extraordinaires, l'analyse cartésienne par découpage des problèmes en questions plus simples, l'utilisation du raisonnement logique sur des prémices dûment vérifiées etc... sont souvent pratiqués par des personnes qui ne sont pas des scientifiques professionnels. Et inversement, il existe des scientifiques qui en dehors de leur domaine de spécialisation ne pratiquent pas cette démarche!

C'est cette constatation qui rend possible l'Astronomie amateur et la Cryptozoologie.

Une autre remarque est qu'un scientifique d'une autre discipline scientifique que la Zoologie, par exemple, n'est pas mieux armé qu'un amateur éclairé lorsqu'il aborde une question relevant de la Zoolo-

gie. C'est bien mon cas, moi qui suis physicien et qui m'intéresse au problème du sasquatch-bigfoot en Amérique du Nord! Le seul apport original d'un tel scientifique peut se situer sur le plan de la méthodologie et sur celui des techniques, physiques en ce qui me concerne, utilisées pour la détection de tels animaux.

Quel pourrait être, quel est l'apport de la Cryptozoologie à la Zoologie? De même qu'en Astronomie il y a en Zoologie un problème d'observation sur de grandes étendues géographiques. Plus il y a d'observateurs professionnels et amateurs, plus on augmente la probabilité de détecter quelque chose de neuf. En une époque comme la nôtre où une baisse alarmante de la biodiversité est constatée, et où un recensement des espèces existantes s'impose, les réseaux mondiaux, nationaux ou régionaux des observateurs de la nature se doivent de prendre en compte les observations des amateurs ainsi que les témoignages des témoins occasionnels. Ce type d'organisation ouverte permet de couvrir des territoires plus grands et plus systématiquement. La collecte des témoignages auprès du public est une tâche énorme que les seuls zoologistes ne peuvent mener seuls et que bien souvent ils ne mènent pas du tout par manque de temps et de personnel. Or cette collecte est nécessaire du point de vue méthodologique car elle est la seule à pouvoir fournir des indices de l'existence d'une espèce nouvelle. Sans elle, la science pourrait passer à côté d'une découverte durant des siècles!

C'est dans ce sens que la Zoologie officielle admet et utilise les données d'observations des associations d'ornithologues et entomologistes amateurs, par exemple. De même, les observations et témoignages recueillis par les cryptozoologistes à propos d'animaux encore inconnus devraient être utilisés par la Zoologie dans son étude de la biodiversité.

En conclusion pour cette partie de mon intervention, je pense qu'il serait logique que les cryptozoologistes soient considérés comme des zoologistes amateurs s'intéressant plus particulièrement aux éventuels animaux qui ne seraient pas encore connus de la science officielle. Leur contribution rentre parfaitement dans le cadre des programmes actuels de recherche sur la biodiversité.

Les associations de cryptozoologie devraient être mises sur le même pied que les associations d'ornithologues amateurs ou d'entomologistes amateurs. Il serait donc souhaitable que des fédérations regroupant les zoologistes professionnels, ornithologues et entomologistes amateurs ainsi que les cryptozoologistes soient créées sur le même schéma que les fédérations nationales ou régionales réunissant astronomes professionnels et amateurs.

Le sasquatch maintenant! Cette question est emblématique des questions que les scientifiques n'osent pour la plupart pas aborder mais que de nombreux témoins, généralement non-scientifiques (les scientifiques ne constituent qu'une fraction infime de la population dans tout pays!), rapportent. Là également, il s'agit d'un problème qui est à la portée de particuliers qui ne sont pas des scientifiques professionnels mais qui ont, cependant, une solide culture scientifique.

La question de l'existence des sasquatches est, elle aussi, marquée du sceau du tabou dans la communauté scientifique. En effet, la plupart des paléontologues, par manque de fossiles trouvés, considèrent que l'Amérique du Nord ne peut avoir hébergé de populations de primates hominidés (différents de l'homo sapiens, bien entendu) éteintes ou actuelles. L'autre préjugé courant dans cette communauté scientifique est que dans des pays aussi évolués et explorés géographiquement que le Canada et les Etats-Unis, il ne peut y avoir d'espèce d'animaux de grandes tailles restée inconnue (nous ne parlons pas d'insectes, d'invertébrés plus généralement ou de bactéries, évidemment).

Or, ces deux positions dominantes du monde scientifique ne sont en réalité que des hypothèses. Car, premièrement, l'absence de fossiles n'implique pas que n'en trouvera pas ultérieurement en des endroits

qui n'ont pas été fouillés. De plus, l'Amérique du Nord a été connectée durant de longues périodes géologiques à l'Asie et nous savons que de nombreuses populations animales, mammoths, mastodontes, chevaux, homo sapiens, ont migrées de part et d'autre de la zone de Behring (Behringie). Il serait étonnant que des primates n'aient pas fait ce parcours. L'adaptation au froid n'est pas un vrai obstacle si l'on considère les différentes adaptations qui ont permis aux proboscidiens de s'installer tant en Sibérie et Amérique du Nord septentrionale qu'en Afrique et Asie tropicales et équatoriales, pour prendre un exemple. Les chevaux, ânes et zèbres, les équidés, en sont un autre exemple.

Deuxièmement, l'Amérique du Nord possède de grandes régions ayant des densités de population extrêmement faibles tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Les zones susceptibles de fournir l'abris et la nourriture suffisante pour héberger une population d'animaux ne dépassant certainement pas celle des ours noirs et bruns sont, en fait, abondantes en Amérique du Nord. D'autant plus que selon les témoignages, les sasquatchs seraient des omnivores assez opportunistes ce qui augmente encore les ressources alimentaires disponibles pour eux. En tant que primates évolués, ils devraient également avoir des ressources intellectuelles leur permettant de se dissimuler de manière encore plus efficace que les ours aux yeux des humains, tout en exploitant à leur profit les ressources agricoles, bétail, déchets comestibles mises à leur disposition involontairement par ces derniers.

Les deux constatations précédentes n'ont rien d'extraordinaire, elles résultent d'une analyse logique et froide des conditions géographiques, environnementales et démographiques de l'Amérique du Nord. Pourtant, les quelques zoologistes officiels qui ont osés s'attaquer à l'étude du problème posé par les témoins de sasquatchs ont eu des démêlés avec leurs institutions. Ceci mène au constat que ces dernières ne pratiquent pas la démarche scientifique en ce qui concerne la question du sasquatch et qu'elles sont, en fait, sous l'emprise des deux préjugés analysés plus haut.

Et pourtant, comme nous l'avons montré dans la première partie de cet exposé, la science officielle et ses institutions auraient tout à gagner à prendre en compte les témoignages accidentels et les résultats d'expéditions obtenus par les différentes organisations d'amateurs s'occupant de l'étude des espèces éventuelles survivantes de primates bipèdes. Car là aussi, l'étendue des zones géographiques à couvrir pour éventuellement découvrir ces animaux est bien au-dessus des capacités d'action des seuls zoologistes officiels.

Certaines de ces organisations d'amateurs donnent toutes les garanties de sérieux scientifique et pour ne citer que l'une d'entre elles proche de nous, le groupe de discussion et d'information Hominologie (Google Group) animé par Jean-Luc Drévilion en est un exemple parfait.

Pour terminer, je voudrais présenter les recherches menées par notre groupe d'expédition SASQUATCH 200X composé de l'Association de Cryptozoologie belge ABEPAR dirigée par Eric Joye et de plusieurs chercheurs individuels indépendants belges et français.

SASQUATCH 200X a organisé jusqu'à présent 3 expéditions en Amérique du Nord en 2005, 2006 et 2007. Les 2 premières expéditions sont revenues avec des indices sérieux de présence de sasquatchs dans l'Est du Texas. La dernière est revenue bredouille. Les trois expéditions se sont déroulées dans la même région de forêts de type austroriparien qui s'étend dans l'Est du Texas sur une bande Nord-Sud de près de 600 kilomètres qui déborde sur la Louisiane, l'Arkansas et l'Oklahoma.

La raison de l'échec de la dernière expédition semble avoir été éclaircie par une discussion que nous avons eu avec un garde forestier (Ranger) de la Sam Houston National Forest, où nos trois expéditions se sont déroulées. Ce dernier nous a informé de ce qu'une battue systématique à grande échelle avait été organisée récemment dans la région sous sa juridiction pour éliminer les trop nombreux porcs sauvages qui

peuplent ces zones forestières. Ces animaux ne font pas partie de la faune autochtone, se reproduisent très rapidement et sont donc considérés comme un élément perturbateur dans cette région du Texas. Nous en avons déduit que cette opération pourrait être la cause de l'absence de tout indice de bigfoot recueilli lors de SASQUATCH 2007, pour deux raisons: la première est que les porcs sauvages semblent faire partie de l'alimentation des sasquatch. La seconde, encore plus évidente, est qu'une telle battue organisée avec un vaste réseau de Rangers et de fermiers locaux en Jeep, à cheval, à pied accompagnés de meutes de chiens (comme nous avons pu en observer une en 2006, sur une plus petite échelle), à grand renfort de hurlements et d'ordres hurlés avec des mégaphones, n'agit pas seulement sur les porcs sauvages. Il serait étonnant qu'elle n'ait pas fait fuir les nombreux cerfs de Virginie, eux aussi prisés par les sasquatchs ainsi que toute une partie de la faune capable de se déplacer assez rapidement, sasquatchs y compris. Nous avons, en effet, observé beaucoup moins de cerfs que les fois précédentes.

L'échec de notre dernière expédition nous a montré une lacune méthodologique dans notre préparation. Nous aurions dû nous préoccuper de connaître la fréquence des observations dans la région visée par notre expédition durant les mois précédent celle-ci. Nous ne l'avons pas fait car nous retournions au même endroit que les deux premières fois, lors desquelles nous avons obtenu des résultats positifs. C'était une erreur !

Du point de vue méthodologique, le nombre de participants à nos expéditions est volontairement limité à 5 ou 6 personnes au maximum pour minimiser l'impact que notre groupe peut avoir sur l'environnement. Nous restons sur place un minimum de deux semaines afin d'habituer la faune à notre présence, de maximiser le rayon exploré et d'augmenter la probabilité de rencontre avec des indices matériels ou même avec un sasquatch lui-même.

Nous sommes équipés d'appareils de prise de vue et de son. Cet équipement augmente en qualité et en nombre d'année en année. Nous mettons l'accent sur la prise d'image nocturne étant donné que de nombreuses observations accidentelles de sasquatchs sont faites la nuit. Dans ce domaine, nous avons pu constater que les caméras avec nightshot incorporés sont, généralement, d'une utilité quasi nulle, leur portée ne dépassant pas la dizaine de mètres. Même l'utilisation de spots infra-rouge puissants ne donne pas de bons résultats, les filtres infra-rouge ne laissant passer qu'un rayon IR trop colimaté, ce qui laisse la plupart de la scène filmée dans le noir absolu.

L'utilisation de photomultiplicateurs ou amplificateurs de lumière, couplés à des caméras vidéos, par contre, donne de bons résultats. Cependant, il faut que l'appareil soit au moins de génération 2 ce qui équivaut à un budget dépassant 1500 à 2000 euros ? De plus, la législation américaine interdit l'exportation hors des Etats-Unis qui en sont le plus grand producteur des appareils les plus performants.

De nouvelles technologies seront bientôt disponibles sur le marché en matière d'imagerie thermique qui mettront à notre portée ce moyen très efficace de filmer dans le noir en enregistrant les contrastes de chaleur de l'environnement. Nous suivons de près ces développements techniques qui pour l'instant restent au niveau des laboratoires de recherche mais devraient déboucher sur des tubes connectables à des caméras vidéos classiques dans moins d'un an.

Un dernier aspect de notre stratégie est la surveillance nocturne de longue durée dans des abris camouflés. Les tentes elles-mêmes peuvent être utilisées comme lieux d'observation nocturnes, l'idée étant que les sasquatchs comptent sur le fait que nous dormions pour approcher et visiter le camp. Les tentes doivent être réparties et orientées de manière à donner visibilité à l'oeil nu et aux appareils de vision nocturne sur une espace maximum sans être détecté par l'animal. Lors de la seconde expédition, SASQUATCH 2006, j'ai pu ainsi entrevoir en pleine nuit pendant une fraction de seconde au travers d'une ouverture dans le feuillage quelque chose qui aurait pu être une tête de sasquatch courant rapidement. Malheureusement, ce fut trop fugace pour pouvoir filmer! Ce n'est donc pas un résultat objectif

utilisable. Cependant, cet événement a été suivi trois ou quatre minutes plus tard par des aboyements apeurés d'un chien proche de notre camp. Ce chien qui s'avéra plus tard perdu lors d'une partie de chasse d'un fermier local vint se réfugier dans notre camp quelques minutes plus tard. Le lendemain matin nous constatâmes que cet animal avait une blessure béante et profonde au poitrail. Ces faits semblent avoir un lien de causalité avec mon observation fugace mais rien ne permet de le garantir. Ils constituent donc seulement un ensemble d'indices de présomption, mais rien de plus.

Ces considérations donnent un petit aperçu de notre démarche et montrent que le problème que nous nous posons est celui de la détection d'animaux rares et prudents. Il s'agit d'un problème technique et non philosophique. C'est dans cette mesure que nous pensons nous insérer pleinement dans la démarche scientifique.

Sources et Bibliographie

2002 HARTWIG W.C.

The Primate Fossil Record, Cambridge University Press, page 131 et suivantes. Accessible online sur <http://books.google.be>

X

<http://canalacademie.com/spip.php?article813>

Faune d'Europe : des points obscures

Par Dr. Jean-Jacques BARLOY
(Docteur ès Sciences)

Introduction

A côté des grandes énigmes cryptozoologiques, il se pose d'innombrables petits problèmes curieux sur la faune sauvage, y compris celle de nos régions. Même les oiseaux et les mammifères d'Europe occidentale comptent des espèces obscures, mal définies, évanescentes, et en tout cas fascinantes et intrigantes.

Qu'on en juge par la liste ci-après, qui en surprendra plus d'un.

Ouvrons par les oiseaux....

Les Oie de Buturlin (*Anser carneirostris*) et de Suschkin (*Anser ?*).

Ce sont deux variétés de l'Oies des moissons (*Anser fabalis*), oie sauvage hivernant en Europe de l'Ouest. Leur «redécouverte» s'explique par l'emploi de télescopes de plus en plus performants.



L'oie à pieds pâles (*Anser pallipes*)

Elle aurait été une variété domestique de l'oie rieuse, élevée en Belgique et aux Pays-Bas.

Le canard bariolé, ou flandrien appelé aussi hollandais.

Appellations données à des canards hybrides que l'on signalait parfois sur nos côtes. En octobre 1992, j'ai trouvé un tel canard mort sur la plage de Cabourg (Calvados). Il semblait le résultat des deux croisements successifs : colvert X mignon, puis métis obtenu X harelde.

Hybride de Grand et de Petit Tétrás :

Cet hybride apparaît de temps en temps. Il est appelé *Rackelhahn* en allemand.

La perdrix rochassière.

C'est un hybride de perdrix rouge (*Alectoris rufa*) et de bartavelle (*Alectoris graeca*)

La perdrix roquette.

Cette perdrix a jadis fait parler beaucoup d'elle. Il se serait agi d'une perdrix grise migratrice, de petite taille, aux pattes très jaunes, apparaissant par fortes bandes...Perdrix migratrice venant de Finlande.

La perdrix de montagne (*Perdrix montana*)

Décrite en 1860 par Brisson (???), elle était déjà connue par le naturaliste Buffon au siècle précédent. Voici ce que ce dernier en dit dans son tome 2 de son *Histoire Naturelle*:

«*Je fais une race distincte de cette Perdrix, parce qu'elle ne ressemble ni à l'espèce grise ni à la rouge ; mais il seroit difficile d'assigner celle de ces deux espèces à laquelle elle doit se rapporter ; car si d'un côté l'on assure qu'elle se mêle quelquefois avec les perdrix grises a, d'un autre côté sa demeure ordinaire sur les montagnes, et la couleur rouge de son bec et de ses pieds, la rapproche aussi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je soupçonne fort qu'elle se mêle comme avec les grises ; et par ces raisons, je suis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux espèces principales : elle est à peu près de la grosseur de la perdrix grise, et elle a vingt pennes à la queue.*»

....Sa queue aurait une couleur un peu différente de celle de la perdrix grise.

Francolin d'Europe (*Francolinus francolinus*) Linnée 1766

Habita naguère les Balkans, l'Italie, sans doute aussi la France, Corse comprise (mais avait peut-être été introduit...).

Bécasseau de Cox (*Calidris paramelanotos*)

Présent également en Australie, il serait un hybride de bécasseau tacheté et de bécasseau cocorli (*Calidris ferrugenea*)

Bécassine de Sabine (*Gallinago sabini*)

C'est une variété mélanique de la Bécassine des marais, signalée en Normandie (*Gallinago gallinago*)

Goéland de Thayer (*Larus thayeri*)

Serait un hybride de goéland à ailes blanches et de goéland argenté, ou alors une sous espèce de goéland à ailes blanches.

Je n'aborde pas en détails ici le passionnant (et vaste) problème de la survivance du Grand Pingouin.

Le Grand pingouin (*Pinguinus impennis* ou *Alca impennis*) était l'unique représentant du *Pinguinus*, cette espèce est éteinte depuis le XIXe s. Cet oiseau s'était développé pour tirer profit d'une niche écologique particulière, mais cette adaptation l'a rendu incapable de résister à la prédation des hommes. L'utilisation de navires permit aux hommes d'aborder les terres reculées et d'atteindre les régions côtières inaccessibles par voie terrestre ; ils purent ainsi poursuivre les grands pingouins jusque dans leurs derniers refuges.

Il semble que la plus grande des colonies de nidification était implantée sur l'île Funk, au large des côtes de Terre Neuve, où les oiseaux se rassemblaient en grand nombre au cours des mois de mai et juin. À la fin du XVIIIe S, cette vaste colonie s'était éteinte du fait de l'homme, et le Grand Pingouin ne nichait plus que sur quelques îles au large de l'Islande. Geirfuglasker fut bientôt la seule île abritant l'espèce mais l'explosion d'un volcan sous-marin durant l'hiver 1830 engloutit Geirfuglasker sous les vagues et l'île disparut de la surface de l'océan. Quand les quelques grands pingouins survivants regagnèrent leur rocher de nidification, ils ne le trouvèrent plus et furent forcés de choisir un autre site. Ce qu'ils firent, optant pour l'île d'Eldey, un gros rocher qui présentait un inconvénient majeur : bien que difficile, l'accostage y était possible, ce qui rendait la colonie vulnérable. Lors du premier raid sur l'île, 24 oiseaux furent capturés. Environ un an plus tard, 13 autres furent pris. Chaque raid successif rapportait des prises en nombre



décroissant, jusqu'à ce qu'en juin 1844 seulement 2 individus (un mâle et une femelle) furent tués. On n'en revit plus jamais par la suite.

Toutes celles-ci ont pour origine les notes de deux ornithologues, qui consignèrent leur récit après s'être longuement entretenus avec les Islandais qui avaient effectivement participé à l'événement. Il ressort de leurs notes que le 2 ou le 3 juin 1844, un bateau de pêche quitta l'Islande et mit le cap sur l'île d'Eldey. Là, trois membres de l'équipage débarquèrent et repérèrent deux grands pingouins parmi des centaines d'oiseaux de mer plus petits. Ils poursuivirent le couple, les capturèrent tous deux et les étranglèrent.

Les peaux elles-mêmes disparurent et personne ne sait avec certitude ce qu'il en advint (il y a, cependant, de bonnes raisons de penser que ce sont les spécimens se trouvant actuellement à Los Angeles et Bruxelles), alors que les organes internes de ces deux oiseaux, conservés dans l'alcool, sont maintenant au Muséum de Zoologie de Copenhague.

Bien que l'espèce ait acquis un statut proche du culte, il est étonnant que l'on connaisse peu de choses sur sa vie. Nous savons qu'il était incapable de voler, qu'il fréquentait les eaux de l'Atlantique nord et devait donc se nourrir de poissons et d'autres êtres océaniques. Nous savons qu'il pondait un gros œuf piriforme, que chaque année il revenait à terre durant quelques semaines pour nicher, et qu'il passait le reste de son existence en mer.

Selon l'*Institut virtuel de Cryptozoologie*, le Grand Pingouin est donc considéré comme éteint depuis 1844, mais des observations circonstanciées ont été enregistrées au-delà de cette date

Quelques témoignages

Isaac Israel Hayes a raconté, dans son livre *The land of desolation* (la terre de la désolation), sur son expédition de 1870 au Groënland, le témoignage d'un certain Hansen, qu'il définit comme un «naturaliste enthousiaste» :

«Le grand pingouin, supposé complètement disparu depuis longtemps, avait été vu récemment, me dit-il, sur une des îles Whale-Fish. Deux ans auparavant [vers 1868], un avait été effectivement capturé par un indigène qui, ayant très faim, et ignorant totalement la grande valeur de la prise qu'il avait mise de côté, commença à le manger, au grand désappointement de M. Hansen, qui ne fut au courant que trop tard pour venir à la rescousse.» (d'après Hayes 1871).

Un membre de la *Zoological Society de Londres*, H. W. Feilden, effectua une enquête sur un autre cas dont il entendit parler alors qu'il visitait les îles Feroe en 1872. Finalement, une déposition fut faite un an plus tard devant le sysselmand (magistrat) de Suderoe par les personnes qui tuèrent un oiseau supposé être un grand pingouin :

«Je sous-signé, Jacob Müller, de Porkere, déclare par la présente, conformément à la loi, qu'un jour du mois de novembre 1870, étant en compagnie de Morten Nygaard, également de Porkere, j'étais sorti en bateau au large de Porkere-naes, dans le but de chasse, et j'ai tué un oiseau qui nageait en mer.

En apparence cet oiseau était comme un jeune «Alka» (pingouin *Alca torda*). Le bec était plutôt comme celui d'un «Alka» que comme celui d'un Lomvia (guillemot, *Uria troile*). La longueur du bec était celle d'un «Lomvia». Il avait au moins une tache au-dessus de chaque œil. Le corps était plus court, mais à peu près aussi large qu'un jeune «Havgaas» (grand plongeur, *Colymbus glacialis*). Les os de la cuisse étaient comme ceux du «Lomvia», mais de couleur claire sur la face inférieure, noirs sur la face supérieure. L'oiseau pesait 5 livres danoises (5 livres et demi anglaises [2,5 Kg]).»

(d'après Feilden 1878).

En 1929, dans le magazine ornithologique *Bird Notes and News*, H. A. A. Dombrain publia le témoignage d'un Finlandais nommé Jodaa, qu'il recueillit dans les îles Lofoten, où il travaillait comme patron d'une entreprise anglaise :

« Il me dit qu'il avait vu un oiseau ce jour sous le débarcadère, qu'il n'avait jamais vu auparavant et qu'il ne connaissait pas du tout. D'après sa description j'ouvris grandes mes oreilles, et en réponse à une question pour savoir pourquoi il n'était pas monté au bureau pour me le dire, il répondit : — Je ne pensais pas que vous aimeriez ça, car c'était pendant les heures de travail. » Je le pris avec moi à la maison et le testai d'après Yarrell. Au début j'ouvris le livre au grand plongeur, à propos duquel il dit aussitôt : — Oh non, je connais bien le storm lom, et le bec était tout-à-fait différent. Alors je tournai les pages jusqu'au pingouin : — Oh, celui-là se reproduit par milliers entre ici et Tromsø ; et d'ailleurs, cet oiseau était plus gros. Ensuite j'essayai le puffin, avec la même réponse. Fortuitement j'ouvris au grand pingouin. — C'est lui ! s'exclama-t-il aussitôt. — Mais, dis-je, le dernier cas authentique sur l'occurrence de cet oiseau était en 1843. — Je n'en sais rien, mais c'est bien l'oiseau que j'ai vu, et Evenson (mon charpentier) peut vous dire la même chose. »

Pour prévenir toute collusion possible, je fis un détour presque directement et j'interrogeai Evanson. J'en vins au même test, et son identification immédiate fut la même que celle de Jodaa. Il n'y avait rien de plus à faire, et bien que j'eusse donné des instructions à plusieurs hommes d'ouvrir l'oeil, on ne revit jamais plus l'oiseau. » (d'après Dombrain 1929).

En 1992, en Normandie un ornithologue vit un gros pingouin. Il fit un rapport comme quoi il avait observé un Manchot échappé, mais cette explication ne colle pas.

Et sait-on que le pigeon migrateur (*Ectopistes migratorius*) américain s'égarait parfois jusqu'en France.

En 1759, Pher Kalm écrivait :

« Au printemps 1749, venant du nord, il arriva en Pennsylvanie et au New Jersey un nombre incroyable de ces pigeons. La nuée qu'ils formaient en vol s'étendait sur une longueur de 3 à 4 miles et une largeur de plus d'un mile, et ils volaient si serrés que le ciel et le soleil en étaient obscurcis, la lumière du jour diminuant sensiblement sous leur ombre. »

« Sur une distance pouvant aller jusqu'à 7 miles, les grands arbres aussi bien que les petits en étaient tellement envahis qu'il était difficile de trouver une branche qui n'en était pas couverte. Quand ils s'abattaient sur les arbres, leur poids était si élevé que non seulement des grosses branches étaient brisées net, mais que les arbres les moins solidement enracinés basculaient sous la charge. Le sol sous les arbres où ils avaient passé la nuit était totalement couvert de leurs fientes, amassées en gros tas. »

Dans les années 1830, Audubon (1785-1851) rédigea son célèbre récit :

« Le ciel était littéralement rempli de pigeons, la lumière de midi était obscurcie comme par une éclipse ; les fientes pleuvaient comme des flocons de neige fondante. Les pigeons continuèrent à passer en nombres toujours aussi importants durant trois jours consécutifs. »

En 1914, la dernière Tourte est morte au zoo de Cincinnati.

Mammifères

Le Hérisson d'Algérie (*Atelerix algirus*)

Ce curieux hérisson, avec ses piquants séparés par une raie, a été signalé en Provence : on l'avait même considéré comme une relique du Pliocène. En fait, il aurait été introduit d'Afrique. Disparu en France en tout cas, il subsiste en Espagne.



Le Lièvre à oreilles bleues (*Lepus cyanotus*)

Décrit par Jacques Blanchard en 1957, le «Lièvre à oreilles bleues et à dos brun» (*Lepus cyanotus*) se distingue à la fois du lièvre ordinaire et du lièvre variable. Il habite les Alpes, entre 2000 et 3000 m. d'altitude.

La diagnose très précise de Jacques Blanchard n'a néanmoins pas entraîné de reconnaissance générale du statut de cette espèce.

Un rongeur inconnu dans le Var

Le zoologiste Roland Heu pensait avoir découvert à Ramatuelle (Var) des spécimens d'un curieux petit rongeur (pelage foncé, longue queue poilue) ne correspondant à aucune espèce connue : il m'avait montré l'un d'eux....

«Firmigaröl» (*Ursus formicarius*)

C'est l'ours brun «nain» du Trentin (Alpes italiennes). Est-ce une espèce voisine de l'ours corse ?

La Belette naine (*Mustela minuta*)

Habite le nord-est de l'Europe; en général réunie à l'espèce ordinaire



Putois d'eau ou aquatique

Il serait plus grand, plus sombre et plus aquatique que le putois commun et habiterait l'Ouest de la France.

Conclusion :

Et l'on pourrait continuer longuement.

Comme on le voit, même les groupes les plus étudiés, dans les régions les plus connues, gardent des zones d'ombre, des points obscurs. Qui sait si, un jour, telle ou telle de ces espèces ou sous espèces ne sera pas, à nouveau, prise en considération ?

Bibliographie

BARLOY, Jean-Jacques

1996 - *Sur la survivance du Grand Pingouin*. in Vivre avec les Oiseaux (février)

BLANCHARD, Jacques

1957 - *Le lièvre à oreilles bleues et à dos brun des Alpes* in Les Cahiers de Chasse et de Nature (1er trimestre)

1959 - *Caractères distinctifs des trois lièvres des Alpes* in Comptes-rendus de la VIIIe assemblée général du Conseil International de la Chasse, Vienne, pp.1-12

1958 - *Le Troisième Lièvre des Alpes*, Le Saint-Hubert N°4 (avril), pp1-4

BUREAU, Louis-Marcellin (Dr.)

1911 - Sur la capture en France d'un Pigeon migrateur d'Amérique; Bulletin de la Société Nationale d'Acclimatation de France, 58, pp. 353-6

CANIVET, E.

1843 - *Catalogue des Oiseaux du département de la Manche*, 32pp.

DUBOIS, Philippe J. & DUQUET, Marc

1992 - *La Passion des Oiseaux*, Sang de la Terre, p.38

ETOC, Gabriel

1990 - *Les Oiseaux de France, leurs oeufs et leurs nids*, chez l'auteur à Paris, p.44.

GADEAU de KERVILLE, H.

1892 - *Faune de la Normandie*, Bulletin de la Société des Amis des Sciences Naturelles de Rouen, fasc.II : oiseaux, 27, pp201-583

GEROUDET, Paul

1946 - *Les Palmipèdes*, Delachaux & Niestlé, Naufchâtel & Paris, p.173

HAINARD, Robert

1948 - *Les Mammifères sauvages d'Europe*, Delachaux & Niestlé, Naufchâtel & Paris, Tome 1, pp. 88 et 146

HEUVELMANS, Bernard

1996 - *Le Bestiaire insolite de la Cryptozoologie ou le catalogue de nos ignorances*, Criptozoologia, Rome. 18pp, pp.9 -10.

SARRE , François de

Mai 1994 - *En France, un «Serpent-de-mer» préhistorique peint sur les parois d'une caverne*, Criptozoologia N°2, pp.15-16

STRAZZULA, Jérôme

10/12/1992 - *Le Canard non-identifié de la plage de Cabourg*, Le Figaro

TERNIER, Louis

1909 - *Les Canards sauvages, blancs, bariolés et métis*, Revue française d'Ornithologie N°2, pp.18-20

VAN IMPE, J.

1975 - *Sur la redécouverte de l'Oie de Butrulin*, Anser carneirostris, Alauda N°1, pp71-4

Biographie des conférenciers

Michel RAYNAL

Michel Raynal est né en 1955.

Après deux années d'études universitaires en chimie-biologie (DEUG B, Université des Sciences et Techniques du Languedoc à Montpellier), et une année de formation professionnelle de technicien supérieur physicien-chimiste (AFPA), il a été biochimiste dans un laboratoire de biologie de 1977 à 1987.

Intéressé depuis toujours par les technologies de pointe, il est entré par concours à France Télécom en 1987, où il est maintenant cadre supérieur, en charge du développement des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC) dans le département des Hauts-de-Seine.

Passionné de cryptozoologie depuis l'âge de 20 ans, Michel Raynal a mis à profit cette formation et cette expérience professionnelle scientifiques et techniques, pour ses recherches cryptozoologiques : il a publié une quarantaine d'articles cryptozoologiques, aussi bien dans des revues grand public que dans des revues scientifiques, caractérisés par une extrême rigueur méthodologique. Sortant volontiers des sentiers battus et délaissant les dossiers les plus emblématiques (serpent-de-mer, monstre du Loch Ness, etc.), Michel Raynal s'est plutôt spécialisé dans les cas les moins connus, comme l'oiseau mystérieux d'Hiva-Oa (îles Marquises), le «ver-intestin» du désert de Gobi, les cétacés inconnus de la science, etc...

Militant pour une approche beaucoup plus rigoureuse de la cryptozoologie, il n'hésite pas à remettre en cause certains des dossiers jusque là tenus pour solides, notamment celui de l'améranthropoïde du Vénézuéla, qui a abusé nombre de cryptozoologues, et dont il a démontré qu'il s'agit d'un canular à arrière-plan raciste.

Lorenzo ROSSI

Jeune chercheur de Casena (? Je ne parviens pas à lire), il est aussi explorateur et l'un des plus actifs défenseurs de la cryptozoologie en Italie.

En 199 ? il a créé le site www.criptofoo.com, référence en la matière en Italie mais également au niveau international. En effet, il est souvent parcouru pas des experts et amateurs de tous pays (environ ????) visites durant la première partie de cette année. Il a participé à de nombreuses émissions de télévision, organisé des expéditions en Asie et ailleurs, et il a aussi participé aux recherches concernant les animaux plus élusifs des Apennins, comme le lynx et la loutre.

Pr. Léon BRENIG

Marié, Léon BRENIG est professeur à l'Université Libre de Bruxelles et chercheur scientifique dans les domaines de la Dynamique non-linéaire, la Théorie cinétique des milieux granulaires, la Climatologie et la Météorologie.

Ses Sujets d'intérêts sont l'Origine du langage dans l'évolution biologique, la Linguistique comparée et la Toponymie, la Paléanthropologie, l'Ethologie des primates, la possibilités d'existence actuelle de primates hominidés inconnus, l'Origine de la vie et de la pensée dans l'Univers, la Planétologie et l'Exobiologie, les Théories d'unification des interaction fondamentales et cosmologie.

Il parle français, anglais, espagnol, portugais, hébreu.

Dr. Jean-Jacques BARLOY

Né en 1939, docteur en zoologie avec une thèse consacrée au moineau domestique (*Passer domesticus*), spécialisé en ornithologie, Jean-Jacques BARLOY est journaliste animalier, et l'auteur de très nombreux articles et de livres de vulgarisation zoologique et bien sûr cryptozoologique.

On lui doit notamment deux livres cryptozoologiques : *Serpent de mer et monstres aquatiques* (1978) et *Les survivants de l'ombre* (1985), qui est un panorama des divers dossiers cryptozoologiques.

Invité de nombreuses émissions radiophoniques ou télévisées, collaborateur à plusieurs revues animalières, il a surtout contribué à populariser la cryptozoologie en France, par une approche tournée vers le grand public et les médias.

Moins enclin que Bernard HEUVELMANS à des recherches fondamentales, plus vulgarisateur que théoricien, Jean-Jacques BARLOY a surtout fait œuvre de pionnier en utilisant l'ordinateur à la fin des années 1970 (à une époque où seules les universités en possédaient de puissants !) pour débrouiller le dossier de la Bête du Gévaudan et celui des enfants sauvages.